

## Prologue

*Einstein était nul en maths  
quand il était petit,  
alors fais un effort !*

*Prague - Vendredi 22 mars 2013 – 12 h 30*

— **J**e souhaiterais vous lire un extrait d'une nouvelle très prometteuse, dit Mme Blazy. Depuis bientôt sept mois que je fréquente l'atelier de dessin-écriture du lycée, je n'ai jamais vu une séance débiter différemment. Et je dois avouer que je commence à y prendre goût.

Lorsque l'année dernière, mon amie Tif – en fait, c'est Tiffany pour les formulaires administratifs – m'a traînée entre midi et deux à cette activité, je n'étais pas très motivée. Elle n'arrêtait pas de me répéter qu'on allait bien s'amuser, que la prof apportait souvent des gâteaux et des bonbons. Moi, je savais pertinemment que Tif n'était intéressée que par, je cite, « le plus beau gosse du lycée ».

Si vous êtes attirée par le look jeans pattes d'éléphant, l'écharpe qui ramasse la poussière et la chemise qui sort du pantalon, alors vous remarquerez peut-être Michael. Ce gars de terminale qui tourne la tête à toutes les filles du lycée. Moi, personnellement, je suis complètement

immunisée contre ce genre de charmeur : un blondinet qui vous lance des regards insistants au travers de petites lunettes rondes d'intellectuel.

Je crois que Tif a succombé le jour où ce Michael lui a demandé du feu pour allumer sa cigarette. Un grand classique auquel je ne me laisse plus prendre, surtout parce que je suis allergique à la fumée. Il lui a décoché un sourire enjôleur qui l'a foudroyée sur place. Par la suite, elle n'arrêtait pas de me rebattre les oreilles : « Tu as vu, il m'a regardée dans l'escalier », « Il vient toujours me faire la bise », « Je suis sûre que je lui plais », « En fait, il est timide, et il n'ose pas se lancer. »

Je connais Tif depuis le collège. J'ai pris l'habitude de la voir s'amouracher du premier venu. Une semaine, elle ne jure que par Steph. La semaine suivante, Romain est le plus cool des garçons.

À la longue, je n'y attache plus grande importance. C'est Tif, ma meilleure amie, avec son cœur d'artichaut et son look gothique. Ah, j'oubliais ! Elle a opté pour une garde-robe « film d'horreur » depuis son entrée au lycée : veste, legging et bottes noirs, avec une touche de rose pour ses mitaines et ses chaussettes. Ajoutez à l'ensemble un teint pâle, des lèvres peintes en rouge, des yeux bleus ourlés de khôl et de longs cheveux noirs lissés : vous obtenez la fille « trop belle » qui fait peur aux garçons.

Mais avec ce Michael, elle fait une fixette longue durée. Près d'un an à inventer toutes sortes de stratagèmes pour lui parler ! J'imagine d'ici le couple le plus improbable de la terre : le collier *Peace and Love* enlacé autour du marteau de Thor.

— Je tiens à souligner le merveilleux travail d'équipe qui a été réalisé, poursuit M<sup>me</sup> Blazy. Les illustrations recréent pleinement l'ambiance de cette nouvelle.

Au début, quand j'ai suivi Tif à l'atelier, je ne savais rien faire. Je m'essayais à la peinture, sans grand succès je l'avoue, et je trouvais l'écriture rébarbative. Mon amie avait déjà un sacré coup de crayon. Elle avait pris l'habitude de croquer les professeurs et de les inclure dans des scènes de mythologie nordique. À la fin des cours, nous nous précipitions tous sur elle pour découvrir la prof de français en déesse de la Mort (Hel, mi-femme, mi-squelette), le prof de biologie métamorphosé en aigle et pourchassé par le géant Suttung.

Tif a donc décidé que nous ferions équipe. J'écrirais, elle dessinerait. J'ai bien insisté sur le fait que mes notes de français étaient plus que moyennes, mais elle a su se montrer convaincante : « Einstein était nul en maths quand il était petit, alors fais un effort ! » Je n'ai jamais vraiment compris si je devais le prendre pour un compliment, mais je me suis sentie piquée au vif. Après tout, j'allais bien trouver une petite histoire à raconter qui ravirait ma chère amie.

— La nouvelle s'intitule : *Un manoir pour refuge*.



# 1

*Un enchevêtrement de tourelles finement sculptées,  
de balcons secrets [...] de lucarnes à fronton  
derrière lesquelles on devine quelques  
chambres dérobées.*

*Un vendredi de juin*

**L**e manoir des Heltington est au sommet d'une colline. On l'aperçoit de très loin. Une grande demeure de pierre sombre qui domine les landes désolées. La majeure partie de l'année, il n'y a que pluie et tempêtes sur ces pâturages à moutons balayés par les vents. Quelques rares promeneurs s'y aventurent pour se persuader qu'ils ont atteint le bout du monde, puis ils repartent goûter les plaisirs de la civilisation au village le plus proche.

Mais l'été est un ravissement. Les fleurs jaunes et violettes envahissent la colline. La campagne environnante, encore gorgée d'eau, respandit au soleil. Au bord des chemins, les vieilles carcasses d'arbre qu'on pensait desséchées se teintent d'un vert tendre et délicat. Et si un voyageur emprunte la route qui monte au manoir et qu'il se laisse bercer par le chant des oiseaux, il peut presque croire qu'il y est attendu.

En cette fin d'après-midi de juin, Elsa a le cœur empli de joie. Sa nouvelle amie, Bridget Heltington, l'a conviée au manoir pour le week-end.

Elsa n'est pas près d'oublier le périple qui l'a menée au village de Luss : cinq heures de train depuis Londres, quarante minutes de pause à la gare de Glasgow avec un sandwich pris à la hâte, une autre heure de train pour rejoindre le village de Balloch au sud du Loch Lomond, et pour finir, deux heures d'attente avant d'attraper le bus 305 pour Luss.

Pendant le quart d'heure que dure son dernier trajet, la jeune fille cherche désespérément à appeler le manoir pour les prévenir de son arrivée imminente, mais aucun réseau n'est accessible depuis son portable. Tandis que le bus se fraie un passage entre les ombres tentaculaires des montagnes à sa gauche et les eaux profondes du Loch Lomond à sa droite, Elsa relit sans cesse les consignes notées sur son carnet :

*Notre chauffeur t'attendra près de l'embarcadère de Luss à partir de 17 heures. Tu le reconnaîtras immédiatement.*

Et quel chauffeur ! Lorsqu'elle descend du bus sur la placette au bord du lac, un homme assis dans une Land Rover noire l'aborde.

— Bonjour, mademoiselle. Si je puis me permettre, je vous souhaite la bienvenue dans notre très belle contrée.

— Enchantée, monsieur. Je suis Elsa Bowen, et je dois me rendre chez les Heltington.

— Appelez-moi Édouard, dit-il en ôtant sa casquette pour libérer une épaisse tignasse brune. Si je puis vous emmener au manoir.

Élégamment vêtu d'une veste et d'une cravate noires sur chemise blanche, Édouard ouvre sa portière. Elsa écarquille les yeux lorsque jaillissent du véhicule deux chausures cirées assorties de longues chaussettes blanches.

— Si je puis me charger de votre bagage, ajoute-t-il en se penchant vers l'avant pour prendre la valise de la jeune fille.

Éberluée, Elsa ne peut détacher son regard de la jupe bleu et vert à carreaux qui se plisse en accordéon pour accompagner le mouvement du chauffeur. Elle avait entendu parler des habitudes vestimentaires des Écossais, mais elle pensait que le kilt n'était plus porté.

Édouard dépose la valise dans le coffre, puis ouvre la portière arrière du véhicule. Encore sous le coup de la surprise et épuisée par ce long voyage, Elsa s'installe sur la banquette sans mot dire. Le nez collé contre la vitre, elle embrasse une dernière fois du regard la masse sombre et inquiétante du Loch Lomond. Il lui semble apercevoir les bosses de la créature qui s'enfonce dans le lac. Non, son imagination lui joue des tours : ce ne sont que d'innocents îlots de terre granitique érodés par le temps.

La place au bord du lac est maintenant déserte. Le bus est reparti, chargé des derniers touristes de la journée. bercé par le léger ondolement des flots endormis, l'embarcadère attend en silence l'arrivée du prochain bateau.

Tandis que la voiture remonte la rue principale, Elsa admire les maisons basses qui la bordent : surmontées de toits à quatre pentes en ardoise, elles accueillent dans leurs jardinières les fleurs que l'été leur offre. Rien ne vient gâcher ce tableau enchanteur, si ce n'est peut-être ce couple de touristes qui se faufile au-dehors de la seule façade arborant l'enseigne des *bed and breakfasts*.

La Land Rover sort du village de Luss et rejoint la petite route qui serpente jusqu'au sommet de la colline.

— Si je puis vous agréer, commence Édouard en regardant la jeune fille dans le rétroviseur pour capter son attention, j'allumerais volontiers notre radio locale. Elle diffuse d'excellents chants écossais qui font honneur à notre pays.

Elsa lui sourit et hoche la tête.

*Va pour des musiques du cru ! Elles ne feront qu'ajouter au parfum d'exotisme environnant.*

À mesure que le véhicule s'élève sur les pentes envahies d'herbes folles, une brise se lève. À cette heure de la journée, le flanc de la colline est entièrement ombragé, ce qui détonne avec le bleu encore éclatant du ciel. En prenant de la hauteur, on aperçoit les brumes de la fin d'après-midi se tasser dans les creux du relief.

Lorsque la Land Rover arrive au sommet de la colline, le chauffeur interrompt les rêveries de la jeune fille. Il lui montre au loin le manoir perché sur un mont plus imposant que les autres. Elsa comprend mieux pourquoi son amie aime à se réfugier dans ce qu'elle appelle son « île déserte ». À des *miles* à la ronde s'étend la verte prairie. Ici et là, des fleurs jaunes et violettes disputent le terrain à quelques troupeaux de moutons. Seule une route goudronnée vient troubler la quiétude de cette lande vallonnée. Elle mène droit au manoir. Mais à mesure qu'elle s'en approche, elle se recouvre de bosses qui secouent le véhicule. Puis, la mélodie celtique se met à grésiller, et Édouard éteint la radio.

— Si je puis... attirer l'attention de... mademoiselle... nous ne pouvons... pas continuer notre programme... musical, tremblote sa voix hachée par les soubresauts de la voiture. Nous... ne captions plus les stations.



*Tant mieux !* se réjouit Elsa intérieurement. *Je commençais à en avoir marre de cette flûte criarde.*

— C'est... regrettable, lui répond-elle dans un ultime élan pour braver les cahots imposés par la route de plus en plus raboteuse.

— Si je puis... vous agréer, mademoiselle... je vous proposerais... volontiers un disque de musique... celtique, poursuit le chauffeur aux sourcils broussailleux et au regard de jais.

— Oh ! Je ne voudrais... pas vous... importuner, réplique-t-elle avec appréhension. Vous risquez... de l'endommager avec... toutes ces secousses.

— Si je puis... me permettre... mademoiselle fait... montre d'une grande... sagesse.

*Ouf ! Sauvée !*

Au bout d'un temps qu'Elsa trouve interminable, la Land Rover s'arrête au pied d'un portail en fer forgé.

— Si je puis conseiller à mademoiselle de ne pas quitter le véhicule !

Sans plus de cérémonie, Édouard sort de la voiture en poussant des jurons que, fort heureusement, la jeune fille ne comprend pas. Il arc-boute son épaule contre la grille qui laisse échapper un gémissement sinistre. Elsa en profite pour ouvrir sa vitre. Dans les entrelacs de la ferronnerie, elle entrevoit le manoir.

Depuis que la belle saison s'est invitée sur les Highlands, le lierre est reparti à l'assaut de la façade majestueuse. Elsa avale une large goulée d'air humide et boisé. L'écrin de verdure qui enserre le château recèle des arbres qu'on ne s'attend pas à trouver sur ces terres arides : des cèdres hauts de trois étages, des sapins à la carrure robuste pouvant défier les bourrasques.

La grille en fer forgé s'ouvre enfin, et le chauffeur rejoint son siège à l'avant du véhicule.

— Si je puis me laisser aller à quelques médisances, je dirais que le jardinier se fait vieux et qu'il a omis de graisser les gonds du portail, lance-t-il en se tamponnant le front avec un mouchoir de dentelle.

La Land Rover démarre de nouveau. En dépassant les piliers qui encadrent l'entrée, Elsa lève les yeux vers les deux aigles aux ailes déployées. Le bec grand ouvert, ils foudroient du regard les intrus. Mais elle ne leur accorde plus d'attention. Elle savoure la fraîcheur du parc qui arrive par bouffées dans l'habitacle. Le crissement des pneus sur les gravillons résonne dans sa tête engourdie.

Très vite, les derniers arbres cèdent la place à une vaste pelouse récemment tondue, et Elsa peut voir à quelques centaines de mètres l'imposante bâtisse dans toute sa splendeur.

La gigantesque façade que la jeune fille prenait pour un seul et même édifice se révèle être un regroupement de plusieurs bâtiments agencés au sol en Z. Construite en pierre sombre, une structure massive à trois niveaux sert de base à l'ensemble. De petites fenêtres trouent régulièrement la muraille crénelée que des gargouilles et des tourelles en encorbellement ornent à son sommet. À chaque extrémité de la structure se dresse une grosse tour circulaire au toit d'ardoise en poivrière. La partie centrale du Z est rehaussée d'une construction plus haute que large.

Au fur et à mesure que la voiture remonte l'allée bordée de statues de naïades, Elsa, stupéfaite, discerne nettement la construction qui coiffe la partie centrale du château : un enchevêtrement de tourelles finement sculptées, de balcons secrets, de chemins de ronde alambiqués, de

cheminées à pilastres torsadés, de clochetons offrant des vues imprenables sur la vallée, de lucarnes à fronton derrière lesquelles on devine quelques chambres dérobbées. Une débauche architecturale défiant les lois de la gravité.

La Land Rover quitte l'allée, rejoint une place enserrée dans le renforcement du Z et se gare le long d'un mur qui jouxte l'entrée. Vu d'aussi près, le manoir semble encore plus impressionnant avec ses façades crénelées et ses tourelles en surplomb. Elsa lève les yeux vers une fenêtre du premier étage. Plus grande que toutes ses consœurs, elle ne laisse apparaître qu'une surface miroitante. Et pourtant, la jeune fille aperçoit une ombre, peut-être celle de son amie... Après tout, quoi de plus normal que de guetter son arrivée depuis cette position stratégique ?

Une valise sous le bras, Édouard conduit sa passagère dans l'angle de la placette, là où une tour en saillie s'ajoute au reste de la surélévation. Elsa s'attendait à un perron digne de l'ensemble, avec de larges marches qu'elle aurait gravies pour rejoindre une porte monumentale en bois sculpté. Il n'en est rien. Elle a même l'impression que le chauffeur l'a menée à l'entrée de service. Il n'y a là qu'une simple porte en chêne de taille identique à celle de son appartement à Londres.

— Si je puis suggérer à mademoiselle de se donner la peine d'entrer, dit Édouard en se plaquant contre le chambranle de la porte pour la laisser passer.

À peine a-t-elle franchi le seuil que la jeune fille entend une voix familière.

— Elsa ! Que je suis contente de te revoir ! Édouard, déposez les affaires de M<sup>lle</sup> Bowen dans la chambre jaune, si vous le pouvez.

— Mais, mademoiselle Bridget, si je puis m'indigner, cette chambre est réservée aux hôtes de marque.

— Allons, Édouard, ne faites pas d'histoires ! Elsa est ma meilleure amie. Et puis, la femme de chambre a ouvert de nombreuses autres pièces dans l'aile ouest.

Tandis que le chauffeur grommelle et monte les escaliers de gauche en traînant les pieds, Elsa commence à s'accoutumer à la pénombre. Le hall d'entrée est mal éclairé, mais elle peut distinguer Bridget sur le palier intermédiaire de l'escalier de droite. Appuyée sur la balustrade en bois, cette dernière hausse les épaules, puis se tourne vers son amie pour lui sourire. Sa gentillesse réchauffe le cœur d'Elsa, car les lieux sont peu accueillants.

La décoration semble avoir été pensée pour faire fuir tout visiteur. Les murs de pierre grise, drapés de tentures représentant des scènes de chasse, ont un aspect sinistre. Un lustre pend du plafond à voûte d'arête, lui aussi en pierre. Il est si imposant qu'Elsa se demande comment il peut tenir ainsi, accroché à une frêle cordelette. Il éclaire faiblement ; on peut à peine entrevoir les étendards noir et vert de la coursive sur laquelle débouche l'escalier double. Enfin, deux larges piliers autour desquels s'enlacent des serpents à la gueule béante parachèvent l'atmosphère glaciale du grand hall.

— Ne fais pas attention à lui, dit Bridget en dévalant la volée de marches pour rejoindre son invitée.

Elle la prend dans ses bras et lui chuchote à l'oreille :

— Il n'a plus la lumière à tous les étages ! Tu n'es pas trop exténuée ?

Elsa ne sait si c'est la fatigue ou l'air humide empesant le salpêtre, mais des larmes lui montent aux yeux. La mâchoire serrée, elle secoue la tête. Bridget lui pince la joue gentiment et, sans même lui laisser le temps de

répondre, l'entraîne dans une pièce attenante. Elsa apprécie la discrétion de son amie. Elle la suit sans discuter, même si elle aurait préféré gagner sa chambre pour se débarbouiller.

Elle se sent sale et laide en comparaison de Bridget, si svelte et rayonnante dans sa robe bleue. Elle est prête à parier qu'un voyage aussi éprouvant que celui d'aujourd'hui n'aurait pas altéré son légendaire teint rose et frais aux traits délicats, ses cheveux blonds tombant en cascade sur ses épaules et ses grands yeux bleus espiègles exempts de méchanceté.

La vaste salle dans laquelle Bridget la conduit est dans le même style architectural que le hall. Elle bénéficie d'un meilleur éclairage diffusé par deux fenêtres donnant sur la cour d'entrée. Une grosse bûche finit de se consumer dans une haute et large cheminée de pierre, surmontée d'une batterie de casseroles en cuivre.

En poussant la porte, Bridget laisse sortir un courant d'air chaud qui bouscule sur son passage les paniers suspendus au plafond en croisée d'ogives. Casseroles et poêles s'entrechoquent et jettent aux quatre coins de la pièce des reflets ambrés. Éblouie, Elsa cligne des yeux. Les odeurs de brioche chaude lui font oublier que son jean et son tee-shirt n'ont cessé de s'imprégner des relents d'un long trajet en train, puis en bus.

— Viens, je vais te faire visiter, lui dit Bridget. Ici, c'est la cuisine. Et comme tu peux le voir, c'est l'heure du thé.

Assis autour d'une large table en bois brut, un homme efflanqué à la moustache grisonnante et quatre femmes en robe noire et tablier blanc interrompent net leur conversation. La plus âgée d'entre elles, une cinquantenaire replète, se lève et pose sa tasse et sa brioche.

— Mademoiselle, vous ne devriez pas être ici, gronde

la domestique aux joues rebondies. Votre thé est servi au salon chinois. Vos frères, votre mère et mademoiselle Lana vous y attendent...

— Ne faites pas attention à nous, Matilda, nous ne faisons que passer, lui répond Bridget. Je vous présente ma très bonne amie, Elsa. Il faudra vous montrer gentille avec elle.

Sur ces mots, elle se penche vers Elsa et lui glisse à l'oreille :

— Voilà ! Maintenant, tu peux venir grignoter quand tu veux. Elle n'aime pas trop que des inconnus traînent dans sa cuisine.

Matilda, qui ne s'est toujours pas rassise, poursuit :

— Bienvenue au manoir des Heltington. Treize générations se sont succédé ici, et ma famille a l'insigne honneur de servir le clan depuis plus de cent cinquante ans.

Intimidée par le ton cérémonieux de la cuisinière, Elsa évite son regard. Les autres domestiques ont les yeux braqués sur elle. Matilda pose les mains sur ses hanches et présente fièrement ses compagnons.

— Wallace, mon époux, est jardinier. Nous lui devons ce magnifique parc et ses parterres fleuris.

Pendant que l'homme au visage émacié se redresse sur sa chaise pour saluer les jeunes filles d'un geste de la main, Bridget donne un coup de coude à son amie et pouffe de rire.

— C'est plutôt l'entreprise de jardinage qui fait tout.

Visiblement satisfait de lui-même, Wallace se lisse les moustaches, attrape un bout de brioche et se plonge dans la lecture de son journal. Matilda se tourne ensuite vers deux domestiques à peine plus âgées que Bridget et Elsa. Coiffées de bonnets de dentelle, elles semblent suspendues aux lèvres de leur aînée. La brune se mordille

les ongles, tandis que la rousse gratte son nez moucheté d'orange.

— Beth et Lynn viennent du village d'à côté. Elles aident en cuisine et servent les repas. Ce sont de bonnes filles, sérieuses et ponctuelles. Mais si vous avez besoin de quoi que ce soit, vous devez vous adresser à miss Tainton.

— Matilda a raison, intervient une voix rocailleuse. Je suis l'intendante du manoir. Un gant de toilette vous manque, c'est à moi qu'il faut en référer.

Elsa n'avait pas vraiment remarqué la femme qui vient de prendre la parole. Âgée d'une quarantaine d'années, les cheveux bruns tirés en chignon, le teint blafard et les yeux enfoncés, elle ne passe pourtant pas inaperçue avec son nez effilé et ses pommettes saillantes. Elle avale une dernière gorgée de thé, puis se lève de sa chaise. Elle dépasse Matilda d'une tête et est d'une maigreur effarante.

— Mon bureau est dans la pièce d'à côté, ajoute-t-elle en désignant une petite porte près de la cheminée.

Elle se tourne brusquement vers les autres domestiques et leur dit d'un ton sec :

— J'ai du travail qui m'attend. Et vous, mesdemoiselles, cessez de vous gaver de gâteaux. Le repas de ce soir ne se fera pas tout seul.

La tête haute, elle fait demi-tour et se dirige vers son bureau.

— *Mistress* a du travail ! marmotte Matilda en se rasseyant. Et nous, on s'amuse !

Bridget réprime un sourire et tire son amie par le bras.

— Viens, allons prendre le thé, nous aussi, lui murmure-t-elle alors qu'elles franchissent le seuil de la cuisine.

— Lynn, Beth, glapit Matilda d'une voix suraiguë. On va lui montrer ce qu'on sait faire !

Une fois revenue dans le hall, Bridget éclate de rire et chatouille son amie à la taille.

— Allez, quoi ! Tu ne peux pas me dire que tu n'as pas apprécié le numéro de clowns de Laurel et Hardy.

Elsa se pince les lèvres et regarde sur le côté. Elle n'a jamais pu résister au rire communicatif de son amie. Déjà qu'elle n'a pas fière allure avec ses traits tirés et ses cheveux collés, mieux vaut éviter de perdre le peu de prestance qui lui reste !

— Nous aussi, on a du travail, nasille Bridget en plaquant ses bras sur son corps et en se balançant de gauche à droite.

Elsa ne peut plus se retenir. Elle part d'un rire bruyant qui, amplifié par l'acoustique qu'offre le haut plafond voûté, se transforme en une pétarade de pot d'échappement troué.

— Mais qu'entends-je ? lance une voix suave. C'est ma petite sœur avec sa nouvelle camarade !

Les deux jeunes filles arrêtent net leurs rires complices. Un vent glacial traverse le hall. Une porte vient de s'ouvrir. Transie de honte, Elsa se fige. Dans la lumière aveuglante qui perce à travers l'encadrement de la porte, une ombre élégante les toise.

— M. Brown n'attend plus que vous pour débarrasser les tables.